

diocre fortune, il avait épousé à trente-deux ans une femme assez riche pour lui permettre de donner suite aux projets qui le hantaient depuis sa première jeunesse. Il portait mille inventions dans son cerveau toujours en travail. Grâce à la dot de sa femme, il passa du domaine de la théorie dans celui de la pratique.

Tout d'abord ses expériences lui coûtèrent beaucoup d'argent, mais, bien qu'ayant en perspective une ruine complète et prochaine, il ne se découragea pas ; d'heureuses innovations dans la mécanique industrielle le remirent promptement à flot. Bref, il put faire construire l'usine qu'il dirigeait à Alfortville, et qui valait au bas mot trois cent mille francs. Il n'avait pas encore mis d'argent de côté, mais la maison prenait de jour en jour plus d'extension, et le fond de roulement de cent cinquante mille francs devait se doubler et même se quadrupler à bref délai, car l'inventeur travaillait sans relâche.

Cinq ans auparavant, Jules Labroue avait perdu sa jeune femme, morte en mettant au monde un garçon. Cette mort prématurée frappa douloureusement l'ingénieur, et tout son entourage s'en ressentit. Blessé au cœur, il devint acariâtre, cassant, parfois brutal. Il ne retrouvait quelque chose de son ancienne douceur de caractère qu'après de son petit garçon, Lucien.

Lucien était élevé chez la sœur de son père, veuve et retirée dans un village du Blaisois, où elle vivait de modeste revenu laissé par son mari qui, de son vivant, faisait le commerce des vins. Chaque mois, Jules Labroue quittait l'usine pendant quarante-huit heures, afin d'aller embrasser son fils qu'il adorait. Il ne vivait littéralement que pour Lucien. Pour Lucien seul il ambitionnait de réaliser une grande fortune.

Jacques, tout en suivant l'ingénieur qui se dirigeait vers son cabinet, se disait *inpetto* :

— Il n'est point de bonne humeur, le patron. Je vais recevoir une jolie chasse, et Jeanne aura la sienne tout à l'heure.

On arriva au pavillon où se trouvaient les bureaux de la caisse. M. Labroue s'arrêta devant le guichet, tira de sa poche un portefeuille dans lequel il prit des papiers qu'il posa sur la tablette de cuivre, et dit au caissier :

— M. Ricoux, voici deux traites de la maison Baumann, vous en passerez écriture et vous les joindrez au bordereau que vous m'apporterez et qu'il faudra envoyer demain à la banque.

Le caissier prit les traites et répondit :

— Dans un instant, monsieur, vous aurez le bordereau.

L'ingénieur ouvrit la porte de son cabinet, entra, et fit signe à Jacques d'entrer avec lui. Le cabinet était de proportions assez vastes. Une longue table, recouverte de drap vert, en occupait le centre. Sur cette table se voyaient des dessins de mécaniques, des épures, des plans de bâtisses, des instruments de géométrie, des godets à couleur, des pinceaux, etc.

M. Labroue posa son chapeau sur un moule et s'assit en face de son bureau.

— Vous êtes allé chez les frères Broquin ? demanda-t-il à Jacques.

— Oui, monsieur.

— Sont ils prêts ?

— Demain ils enverront les pièces fondues.

— Bien. Vous avez passé chez le marchand de bois ?

— A la fin de la semaine, vous recevrez le chargement attendu.

— Avez-vous visité, chez M. Montreux, la mécanique verticale que nous avons mise en place il y a quinze jours ?

— Oui, monsieur.

— Le fonctionnement est-il irréprochable ?

— Il faudra une journée d'ouvrier pour quelques petites réparations d'ajustage. J'ai promis d'envoyer demain. Un bon ajusteur est nécessaire, je pensais à Vincent, mais...

— Mais, interrompit d'un ton sec M. Labroue, Vincent ne fait plus partie des ateliers. Vous savez que je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit. Vous tancez vertement le contremaître de son atelier. Il aurait dû surveiller ses hommes mieux qu'il ne l'a fait. Si pareille chose se renouvelait, je m'en plaindrais à lui et à ses collègues. Vous ne pouvez être partout à la fois, mais vous devez vous faire craindre assez pour qu'on ne se croie pas tout permis quand vous avez le dos tourné. J'ai confiance en vous, je vous délègue mon autorité ; ne l'oubliez pas !

— Je ne l'oublie pas, monsieur, répliqua Jacques. Je veille le mieux possible.

— Vous manquez de sévérité. Je vois des choses qui m'irritent. Savez-vous qu'une ouvrière de l'atelier de polissage a quitté son travail pour venir garder la loge pendant une absence de madame Fortier ?

— Je le sais, monsieur, mais c'est une ouvrière qui est à ses pièces.

— Peu m'importe ! il est d'un mauvais exemple qu'on quitte l'atelier. Madame Fortier doit savoir, en outre, qu'il lui est défendu de s'éloigner de l'usine pendant les heures de travail. J'ai eu tort de lui donner cette place de gardienne. J'ai voulu lui venir en aide après la mort de Pierre Fortier, qui est mort (par sa faute) à mon service. Je n'ai point réfléchi qu'une jeune femme ne pourrait remplacer un gardien. Pour une surveillance active de jour et de nuit, un homme est indispensable. Jeanne Fortier ne gardera pas sa position ici.

Jacques tressaillit en entendant ces mots, mais ne pouvant faire d'opposition à son patron, il se contenta de dire :

— Jeanne est une excellente créature.

— Je le sais, mais elle est faible. Elle n'a point la raideur qu'il faut pour se montrer inflexible, pour résister à toutes les sollicitations.

En ce moment le caissier entra dans le cabinet et dit :

— Voici le bordereau pour la banque, monsieur.

Et il plaça la petite liasse de valeurs sur le bureau de M. Labroue.

Jacques allait sortir.

— Attendez, fit l'ingénieur, j'ai encore à causer avec vous.

Le contremaître resta. M. Labroue prit une plume et d'un coup d'œil examina le total du bordereau.

— Cent vingt-sept mille francs, dit-il.

— Oui, monsieur.

Jacques Garaud écoutait. L'ingénieur endossa les traites, signa le bordereau et reprit :

— Vous enverrez cela demain à la banque, après-demain on ira toucher.

— Ce sera fait, monsieur.

— Vous avez relevé les échéances pour le 10 ?

— Oui, monsieur.

— Quel est l'écart entre les sommes payées et les sommes à recevoir ?

— Soixante-trois mille francs à votre actif, monsieur.

— Très bien.

Monsieur Ricoux se retira.

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL LEWAL

(Voir gravure)

Le général Lewal remplace le général Campenon au ministère de la guerre. Il est né à Paris, en 1823. Aide-de-camp du maréchal Canrobert pendant la campagne de 1859, cet officier d'une grande distinction conquiert rapidement ses grades.

Pour tous les officiers qui ont servi sous ses ordres, pour tous ceux qui ont lu ses ouvrages, pour ceux qui l'ont apprécié, le général Lewal représente le summum de la science militaire, de l'intelligence, des idées de progrès unies au soin des intérêts les plus chers de l'armée française.

Pendant l'expédition de la Grande-Kabylie, blessé d'une balle à la jambe, il alla sous le feu des Arabes chercher un de ses camarades blessé.

Le maréchal Niel, plus tard, le chargea d'organiser le service du grand état major général, et c'est à l'état-major qu'il se trouvait au moment de la guerre contre la Prusse. C'est un homme de cœur, un lettré, un Français animé de l'amour de sa patrie.

BONS CONSEILS

Une bonne et sage parole de M. Jules Simon sur l'éducation :

« De même que l'éducation doit former le corps, l'esprit, la volonté, tout l'homme, elle ne doit négliger aucune des facultés de l'esprit, ni celle qui observe, ni celles qui raisonnent. Quand je saurai par des indices certains à quoi mon fils est le plus propre, je le dirigerai de ce côté-là ; mais je savais d'avance qu'il a une autre carrière professionnelle.

J'appelle celle-là la carrière humaine, et c'est à elle que je pense avant tout, si je suis un bon père. »

\* \*

Le luxe est le fléau des sociétés. Vérité que l'on répète chaque jour, vérité dont chacun convient mais qui ne corrige personne.

C'est surtout depuis trente-cinq ans—qu'écrivait un homme distingué—que le luxe a pris de colossales proportions et qu'il a produit de plus en plus les résultats que l'on peut attendre de ce poison social.

Les malheurs, les désastres, les ruines, n'ont pu arrêter sa marche, et le fléau n'a fait qu'empirer.

Rien aujourd'hui ne peut se faire simplement. La modicité des ressources, la gêne, la misère même, n'empêchent pas le luxe, le faste, fussent-ils du plus mauvais goût, de s'étaler comme l'accompagnement obligé de tous les actes de la vie. La naissance, le mariage, la mort sont des occasions qu'ils saisissent comme des proies pour fondre sur les familles. Tous les actes de la vie sociale sont devenus des causes de dépenses, d'étalage, où le fond disparaît sous les apparences dorées dont on le recouvre.

\* \*

Quelques vérités développées par Mgr d'Hulit, devant l'Institut catholique de Paris :

« La société est mise en péril par l'extinction des croyances ;

« Les croyances périssent sous les coups de la science athée ;

« Elles ne peuvent revivre qu' sous la protection de la science chrétienne ;

« La vraie science chrétienne est celle qui s'élabore dans des foyers chrétiens ;

« Ces foyers ne peuvent être que les hautes écoles catholiques. »

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 48.—ÉNIGME

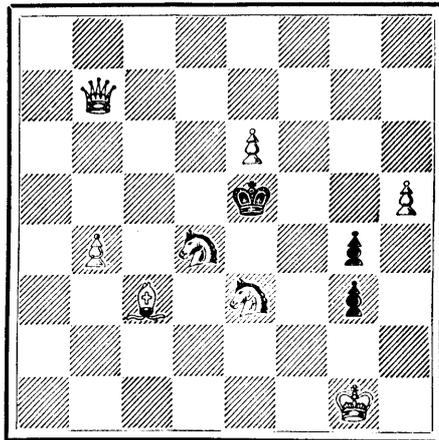
Source de tous les maux, idole des humains,  
A tes yeux, cher lecteur, étale en vain ses charmes.  
Il n'est doux à ton cœur que lorsque par tes mains  
Il passe à l'indigent et va sécher ses larmes.

No. 49.—CHARADE

Mon Premier vous fait voir que mon Tout est franchi,  
Et mon Second se dit d'un garçon réfléchi.

No. 50. — PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 46.—Le mot est : Cher-cher.

No. 47.—Le mot est : Pontoise.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle Elizabeth Fistonnet, Montréal ; Mlle A. Toupin, Saint-Henri ; Mlle Titite Montréal ; Alexis Lavoie, Québec ; Dame Cécile Lesigne, Montréal.

Les journaux de Paris font la description de la tour de Babel, en fer, qui sera l'une des principales merveilles de l'exposition de 1889. Elle aura 1.000 pieds de hauteur sur 330 pieds de largeur à la base, et 30 pieds au sommet. Tout l'édifice sera surmonté d'un pavillon en verre qui servira de phare et d'observatoire.